

La grâce et le démon *La Religieuse*, France / Allemagne / Belgique, 2012, 1 h 54

Anne-Christine Loranger

Numéro 287, novembre–décembre 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70620ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Loranger, A.-C. (2013). Compte rendu de [La grâce et le démon / *La Religieuse*, France / Allemagne / Belgique, 2012, 1 h 54]. *Séquences*, (287), 34–34.

La Religieuse

La grâce et le démon

Né en 1780, à la veille de la Révolution française, le roman *La Religieuse* du philosophe Denis Diderot se voulait un plaidoyer humaniste pour la liberté de choisir son destin ainsi qu'une dénonciation des excès liés à la vie ecclésiastique. Jacques Rivette en avait tiré *Suzanne Simonin, la religieuse de Diderot* (1967), film censuré avant même sa sortie. La version de Guillaume Nicloux met en valeur une Suzanne plus batailleuse.

Anne-Christine Loranger

Le cloître peut être le lieu des pires vices et des plus grandes vertus. Vices et vertus, parfois, prient côte à côte, tel qu'on l'observe dans *La Religieuse*, dernier opus du réalisateur et écrivain français Guillaume Nicloux (*La Clef*, *Le Concile de pierre*). Plus connu pour tourner des polars que des films historiques, a fortiori sur un tel sujet, le réalisateur a cependant longtemps porté le projet dans son cœur. «J'ai lu le livre de Diderot alors que j'étais adolescent et il m'a frappé de plein fouet. C'est un livre qui a laissé de profondes traces en moi, mais il m'a fallu du temps pour envisager le roman sans l'étiquette anticléricale qu'on lui collait (...). J'ai tenté de retourner aux sources du roman, qui est une ode à la liberté où le destin d'une jeune fille passe par tous les stades.»



Vices et vertus, parfois, prient côte à côte

Suzanne Simonin (Pauline Étienne), née au sein d'une famille aristocrate mais peu fortunée, est forcée par ses parents à entrer au couvent, seule alternative convenable aux filles de noblesse dépourvues de dot. Elle y est reçue par une Mère supérieure au grand cœur (Françoise Lebrun) qui tente de la comprendre et de la protéger. Quand cette dernière meurt, elle est remplacée par Sœur Christine (Louise Bourgoïn), dont la beauté n'a d'égale que l'inhumanité. Suzanne, persécutée, n'a de cesse d'être relevée de ses vœux. Elle est finalement transférée dans un autre couvent, où la Mère supérieure (Isabelle Huppert) tombe follement amoureuse d'elle. Après avoir successivement visité certains coins de l'enfer «où sont parquées certaines damnées de la luxure et de la névrose», Suzanne devra poursuivre sa bataille pour gagner sa liberté.

Ce qui frappe dans *La Religieuse* a pour nom Pauline Étienne, véritable révélation de ce film; il émane d'elle une grâce lumineuse qui gagne le spectateur dès la première seconde

et le tient en haleine jusqu'au dernier plan. Moins résignée que la Suzanne Simonin de Rivette (Anna Karina), sans doute parce que souffrant davantage, Pauline Étienne dégage une pureté qui n'est pas sans rappeler celle de Catherine Mouchet dans *Thérèse* d'Alain Cavalier (1986). Cette pureté s'oppose au sadisme de Sœur Christine, bien campée par Louise Bourgoïn, dont le magnifique visage et la voix posée rendent les actes d'autant plus ignobles. Elle s'oppose aussi à la névrose de la Mère supérieure joliment incarnée par Isabelle Huppert, laquelle ajoute ici à son répertoire déjà vaste celui d'une Mère supérieure lesbienne.

Le pari de Nicloux était de «trahir le plus fidèlement possible le roman». Il a tenu pour ce faire à filmer ses actrices en lumière naturelle pour «respecter le grain de la peau» et les exposer aux conditions naturelles de l'environnement (froid, humidité), «pour que le climat agisse sur les corps». Les plans larges mettent en valeur la solitude de Suzanne, perdue au milieu d'une masse d'habits religieux. La scène de la prise de voile, alors qu'un immense drap recouvre Suzanne comme un linceul, est un bijou de mise en scène. Nicloux a pris grand soin de filmer Pauline Étienne en contre-jour dans la première partie et face à la lumière durant la seconde, ce qui oppose les deux faces de Suzanne, d'abord victime puis combattante. La fin indéterminée du roman de Diderot a donné à Rivette et Nicloux la possibilité de donner à leurs films la fin qui leur convenait, triste pour Rivette, touchante pour Nicloux. Les dialogues élaborés par Jérôme Beaujour parviennent à faire sonner la langue du 18^e siècle avec modernité.

La bataille de la liberté des femmes, si elle semble en grande partie gagnée pour les occidentales, reste encore à faire dans la plus grande partie du monde, où des sociétés patriarcales continuent d'opprimer et de torturer en toute légalité. Le débat sur le port du voile, qui fait désormais autant rage chez nous que chez nos cousins français, illustre cet état de fait. Pour Diderot, philosophe des Lumières dont la sœur était morte folle au couvent, la bataille de l'humanisme était aussi celle de la libération des femmes. Le film de Nicloux, en ce sens, est d'une remarquable actualité.

■ **Origine** : France / Allemagne / Belgique – **Année** : 2012 – **Durée** : 1 h 54 – **Réal.** : Guillaume Nicloux – **Scén.** : Guillaume Nicloux et Jérôme Beaujour, d'après le roman de Denis Diderot – **Images** : Yves Cape – **Mont.** : Julie Brenta, Guy Lecorne – **Mus.** : Max Richter – **Son** : Christian Monheim – **Dir. art.** : Olivier Radot – **Cost.** : Anaïs Romand – **Int.** : Pauline Étienne (Suzanne Simonin), Isabelle Huppert (l'abbesse de St-Eutrope), Louise Bourgoïn (Sœur Christine), Martina Gedeck (mère de Suzanne), François Négret (Maître Manouri), Gilles Cohen (père de Suzanne), Françoise Lebrun (Madame de Moni), Marc Barbé (Père Castella), Alice de Lencquesaing (Sœur Ursule), Nicolas Jouhet (Père Ste-Marie) – **Prod.** : Didier Abot, Darco Lovrinic – **Dist. / Contact** : Le Pacte.